

Berlioz: Les nuits d'été. La tribune des critiques France Musique, dimanche 25 juillet 2010 à 11h

Hector Berlioz
Les nuits d'été



France Musique

La tribune des critiques de disques

Dimanche 25 juillet 2010 à 11h

France Musique dresse un bilan discographique des *Nuits d'été* de Berlioz, corpus de mélodies parmi les plus emblématiques du romantisme français.

A Venise, immersion et recherche aux sources du mouvement esthétique

(précisément jusqu'en 1830): approche d'un sommet du chant romantique, parvenu à son épanouissement formel dans *Les Nuits* Berliozziennes, dont la version pour piano remonte à 1841.

Le cycle de mélodies le plus connu de Berlioz est le second et dernier né sous la plume du compositeur romantique.

Les 6 poèmes sont extraits de *La Comédie de la Mort* de Théophile Gautier, dont Berlioz, modifie selon sa conception certains

titres. L'unité de sujet y est donnée par le thème central de l'amertume

amoureuse et de la solitude impuissante et méditative. Comme le recueil

« Irlande », les *Nuits* exige des tessitures différentes selon

les
mélodies, en particulier dans sa version orchestrée de
1843-1856).

L'orchestration d'une finesse supérieure attire un sommet
en matière
de couleurs, de caractères et de force suggestive accordée
très
étroitement à la voix quelle qu'elle soit.

Dans la version originale pour voix et piano (1841), le cycle
est écrit
pour un ténor, ou peut être chanté par une mezzo (à
l'exception de *Au
cimetière*).

Déjà dans **Villanelle**, malgré la légèreté printanière percent
les accents nostalgiques; le lugubre et l'extase hallucinée
règne désormais avec **Le spectre de la rose**; toute résistance à
la mélancolie et à la fascination dépressive disparaît dans
Sur les lagunes, lamento flottant dans les brumes du désespoir
viscéral; la douleur simple mais directe et intense s'installe
dans **Absence**; La mort inéluctable source d'aimantation domine
encore dans **Au cimetière**, avec cet élan tendre et lyrique
« *sur les ailes de la musique* »,
l'amie et la soeur qui caresse l'ivresse des sentiments percés
et
dévoilés; L'âme atteinte semble trouver un havre réconfortant
dans **L'île inconnue**, barcarolle inespérée qui laisse espérer
une vague de désir renouvelé non dénué d'une tristesse
lointaine mais profonde.

Les nuits au disque...

❌ Curieuse
affaire du goût moderne, liée évidemment à la force d'un
tempérament

interprète, la discographie est dominée par la lecture pour soprano incarnée par **Régine Crespin**, à l'articulation magicienne, précise, détachée et lumineuse même si la voix aux aigus tirés et tendus (fin de phrases) semble parfois trop puissante et large – proche de l'opéra-, (avec l'orchestre de la Suisse romande dirigé par Ernest Ansermet). **Victoria de los Angeles** ne doit pas être oubliée: son absence d'effets, son intimisme détaillé et juste, l'angélisme ardent de son timbre s'engouffrent jusqu'à l'ivresse pudique dans les vertiges de l'amertume et de l'amour perdu (avec l'orchestre symphonique de Boston dirigé par Charles Munch). Plus proche de la tessiture d'origine, **Anne Sofie van Otter**, mezzo articulée trouve le ton juste et le sens de la nuance, exigés. Mais la cantatrice suédoise préfère au piano, l'effectif réduit composé des musiciens de la Philharmonie de Berlin.

Illustrations: Hector Berlioz (DR)